



HAL
open science

Le Cheval au Moyen Âge, Élisabeth Lorans

Martin Aurell

► **To cite this version:**

Martin Aurell. Le Cheval au Moyen Âge, Élisabeth Lorans. Cahiers de civilisation médiévale, 2019, 62 (246), pp.188-190. <10.4000/ccm.4772>. <halshs-02183593>

HAL Id: halshs-02183593

<https://shs.hal.science/halshs-02183593v1>

Submitted on 23 Oct 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

Le Cheval au Moyen Âge, Élisabeth LORANS

Martin Aurell



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccm/4772>

DOI : [10.4000/ccm.4772](https://doi.org/10.4000/ccm.4772)

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale/Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2019

Pagination : 188-190

ISBN : 978-2-490783-00-7

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Martin Aurell, « Le Cheval au Moyen Âge, Élisabeth LORANS », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 246 | 2019, mis en ligne le 01 juin 2019, consulté le 21 juin 2025. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/4772> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.4772>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Le Cheval au Moyen Âge, É. LORANS (dir.), Tours, Presses universitaires François Rabelais (Perspectives historiques), 2017.

Le cheval est omniprésent au Moyen Âge. Animal noble par excellence, il ne fait qu'un avec le chevalier en guerre, mais il assume aussi des tâches moins socialement valorisantes dans les champs ou sur les routes commerciales. Il n'occupe pourtant pas toujours la place qu'il mérite dans nos études. Réuni en 2012 à Arles, le X^e congrès de la Société d'archéologie médiévale tenait à combler cette lacune. Il commémorait pour l'occasion le 500^e anniversaire de la confrérie des gardians de Camargue, traités par ses deux dernières communications dans une perspective ethnologique et comparatiste (Jean-Claude Duclos et Remi Venture). Composé de 21 articles, l'ouvrage qui découle de ce colloque met à notre portée les dernières découvertes des fouilles et des nouvelles techniques d'analyse en laboratoire, mais les articles sur l'iconographie et sur les textes ne sont pas en reste. Saluons d'emblée la qualité éditoriale de cette belle publication in-folio, illustrée à profusion, le tout pour un prix bien modique, qui légitime les presses universitaires subventionnées par les pouvoirs publics dans le panorama actuel des sciences humaines.

L'introduction de Frédéric Raynaud met en perspective le binôme cheval de selle vs cheval de trait ou équitation vs traction. Il insiste sur la « fin » de la cavalerie à l'époque moderne, due à la diffusion

de l'artillerie. Le cheval de trait n'en reste pas moins essentiel sur les champs de bataille jusqu'à la Grande guerre, ne serait-ce justement que pour transporter les bombardes et les munitions. Sur le plan technique, les innovations médiévales vont de l'étrier métallique au fer à clous et au collier d'épaules. Aussi décisif est le passage, au XIII^e s., du haras sauvage forestier, où l'homme ne contrôle pas la reproduction, au haras royal et seigneurial, qui sélectionne étalons et juments selon des critères morphologiques. Le progrès débute avec l'Antiquité tardive où le tout-puissant fantassin romain doit s'accommoder du cavalier pour combattre avec efficacité les nomades montés. Aux V^e et VI^e s., dans l'Empire d'Orient résistant aux invasions, le croisement améliore les races et l'hippiatrie progresse. L'équipement se perfectionne, peut-être par influence des Avars : fers pleins à la base, contrairement aux fers ajourés en Occident, mors à aiguilles ou étriers par paire (Stavros Lazaris, Amandine Cristina). En Occident, ces innovations sont souvent le fait du maréchal. Le rétrécissement progressif du champ sémantique du terme les accompagne. Son étymologie dérive des franciques *marah* (« cheval ») et *skalk* (« serviteur »), un domestique s'occupant des chevaux sous les ordres du connétable (*comes stabuli*). Au XII^e s., il devient un maréchal-ferrant au sens propre, préposé exclusivement au ferrage (F. Raynaud). À l'époque, un autre spécialiste s'occupe des chevaux : le vétérinaire, responsable de leurs saignées et autres soins, alors que la lecture de Jordanus Rufus, Pierre Crescent ou Gaston Phébus témoigne des multiples passerelles entre l'hippiatrie et la médecine (Mickaël Wilmart). Aussi utiles pour le médiéviste que les traités, les quelque 150 inventaires *post mortem*, analysés par la regrettée Françoise Piponnier en Bourgogne, fournissent de nombreux renseignements sur les chevaux (âges, robes, allures, tares physiques), mais aussi sur leurs écuries, pâtures et équipement.

Eu égard à son rôle dans l'aristocratie guerrière et dans la paysannerie, le cheval hante l'imaginaire médiéval. Floriana Bardoneschi étudie ses représentations dans les vitraux de Chartres et de Tours, où il assume le labour auprès d'Adam, d'Abel ou d'Abraham. Le vitrier parvient à rendre de façon réaliste son harnachement et sa charrue. Il n'en obéit pas moins à un complexe discours exégétique qui valorise, contrairement aux idées reçues, le pénible travail aux champs. Laurent Hablot nous mène à un tout autre niveau de la hiérarchie sociale, pour insister sur le lien étroit qui unit le cheval à la noblesse guerrière dans la guerre, le tournoi et la vie seigneuriale. Il se penche principalement sur les armoiries

des caparaçons et des tapis et housses de selle, mais aussi sur le marquage au fer, pour conclure à une « héraldique englobante » qui fusionne le cavalier à son cheval, à la façon du centaure. D'autres pièces du harnachement de la fin du xv^e s., cette fois-ci en cuir, ont été découvertes en contexte humide à Besançon, dont un court article donne aussitôt la description à l'aide d'un plan et de clichés (Corinne Goy *et al.*).

Quatre communications portent sur les écuries. La plus complète et étendue concerne la dizaine d'entre elles que le roi possède autour de Paris, et notamment au Séjour des Carrières, près de Vincennes. Jean Chapelot y combine les textes, en particulier la comptabilité d'Écurie, et l'archéologie monumentale, pour exprimer une belle réflexion méthodologique sur leur nécessaire interaction. L'itinérance royale et les chevaux qui l'accompagnent sont analysés dans la perspective de la majesté et de la symbolique cérémonielle. Aussi ambitieuse est l'étude de Danièle Alexandre-Bidon et de Perrine Mane qui abordent l'iconographie de l'écurie et sa restitution, plus ou moins réaliste, des gestes, des lieux, des matériaux de construction, des réserves alimentaires, des pâturages ou des techniques de stabulation. Leur mention sur les équidés dans des bateaux, après grutage et suspension à l'aide de sous-ventrières, ne manque pas d'intérêt. Deux autres communications livrent les résultats de fouilles de châteaux de la fin du Moyen Âge. D'une part, au nord de la Bretagne, une écurie de grand confort, abritant entre six et huit chevaux, est intégrée à la maison seigneuriale de Guildo, où fonctionnait une forge maréchale complète (Laurent Beuchet). D'autre part, à Urvei, en Sardaigne, où prolifère encore la race autochtone des *cavallini della Giara*, une ou deux possibles écuries et une maison de forge ont livré des éléments d'harnachement, alors que le site de hauteur et en bordure de falaise de ce *castrum* présente un accès difficile pour les chevaux (Jean-Michel Poisson). Ces deux chantiers archéologiques prouvent, dans la plus matérielle des précisions, la place importante des écuries dans les ensembles castraux.

Parce qu'il est psychopompe, menant les vivants vers le monde des morts, le cheval fait l'objet de rituels spécifiques et d'une inhumation privilégiée parmi les peuples païens du haut Moyen Âge. Trois archéologues ont fouillé des sites contenant leurs restes. Ilona Bede présente un dossier particulièrement riche de 217 sépultures sur six nécropoles avars de la grande plaine du Danube moyen. Les chevaux y sont enterrés seuls, mais aussi en compagnie de guerriers, voire de femmes et enfants ; ils se trouvent parfois dans des cenotaphes où la présence du défunt est purement

symbolique. Le prix de leur mise à mort a dû être élevé ; la distinction sociale du guerrier enterré avec sa monture n'en sort que plus renforcée. En comparaison, la quinzaine de sépultures contemporaines d'Italie, la plupart trouvées dans la vallée du Pô, fait bien pâle figure. Elles contiennent parfois le seul crâne du cheval (Paolo de Vingo). La double tombe équine de la nécropole mérovingienne d'Odratzheim en Alsace garde des restes osseux dans un excellent état de conservation, facilitant leur analyse sous l'angle de la zootechnie. Ces deux mâles ont été enterrés aussitôt après leur mort ; leur petite taille (de 1,45 à 1,55 m et de 1,35 à 1,45 m) ne détonne guère à leur époque ; ils étaient des adultes dans la force de l'âge (de 6 à 9,5 ans et de 5 à 6 ans) : des lésions osseuses aux vertèbres et aux membres les rendaient cependant moins efficaces, et cela explique peut-être leur sacrifice (Olivier Putelat *et al.*). En somme, autant que le culte des morts préchrétien, l'ostentation aristocratique est de mise dans ces tombeaux de cavaliers germaniques ou avars.

Tout autre est la nature des dépôts de détritiques, principalement alimentaires, où sont jetés les restes de chevaux, plus nombreux en ville qu'à la campagne (Isabelle Rodet-Belarbi *et al.*). À Bourges, ces carcasses, datant des années 654-773, apparaissent avec celles de bovidés ; leur viande a été récupérée au couteau (Maryline Salin). Sur ce point, force est d'ajouter l'étude des 38 restes d'équidés du xiii^e s., fouillés dans un quartier de tanneurs de Troyes. Leur peau y a été systématiquement prélevée : son élasticité, surtout pour les ânes, la destine aux cribles et tambours, mais aussi à la reliure. Catégorie moins bien considérée encore que les tanneurs, les équarisseurs démembrent ensuite la carcasse et en commercialisent la chair pour la nourriture (parfois en pâté) des chiens, le crin de la queue et de la crinière pour la bourrellerie, les viscères en tant qu'engrais, la corne pour en tirer des peignes et les os longs et plats pour la tabletterie. Auteurs de cette étude des plus instructives, Gilles Deborde et Alessio Bandelli concluent que la viande du cheval est « immonde », rarement consommée par l'homme. Luc Bourgeois et Alain Dierkens abondent dans ce sens à la fine lecture de nombreux textes des viii^e-xiii^e s. relatifs à l'hippophagie, qu'ils sont parvenus à compiler, à traduire longuement et à analyser. Ils montrent comment les interdits du Deutéronome et du Lévitique sont réellement abolis par le Nouveau Testament. Encore en 866, le pape Nicolas I^{er} rappelle qu'il n'existe pas de prohibition canonique contre la viande d'aucun animal. Le tabou de l'hippophagie n'est donc pas religieux, mais il relève du « terrain social et/ou affectif »,

en raison du statut privilégié dont jouit le cheval, tout comme le chien, en tant qu'animal de compagnie. Le guerrier (ou chevalier) ne fait qu'un avec lui et cette fusion place la consommation de sa viande sur le plan de l'anthropophagie. Par contraste, la réticence disparaît avec les chevaux sauvages, qui n'entretiennent nullement le même rapport à l'homme que les domestiques. Pour la plupart historiographiques ou épiques, les textes relatant l'hippophagie sont piégés : ils mettent notamment en scène des situations désespérées, telles les villes en état de siège, pour lesquelles le récit se doit d'être dramatique. Il en va de même pour le mépris envers l'ennemi, surtout d'une autre culture ou religion : « l'hippophagie, c'est donc les autres », concluent logiquement les auteurs.

La courte conclusion du volume par Pascal Liévaux rappelle quelques-uns des précédents livres sur le cheval en histoire, qui sont principalement dus à Daniel Roche et qui portent sur la période moderne. On ajoutera l'excellent mémoire d'Habilitation à diriger des recherches, intitulé *La Chevauchée des femmes. Pratiques et symboliques de la monte féminine au Moyen Âge (XI^e-XIII^e siècles)*, soutenu par Sophie Coussemacker une année après le colloque d'Arles. Sa publication comblerait un vide béant à la grande joie de la communauté scientifique. Cette étude captivante met en valeur le genre, si déterminant dans l'équitation médiévale, mais aussi dans son imaginaire, et pourtant si rarement visité, comme le prouve précisément son absence du beau volume que nous sommes en train de recenser. En définitive, *Le Cheval au Moyen Âge* est un sujet passionnant aux multiples ouvertures épistémologiques. Si besoin était, le contenu du présent ouvrage montre qu'il peut embrasser de façon interdisciplinaire l'archéologie, l'histoire, la littérature et l'iconographie et qu'il signale une foule de pistes, souvent inexploitées, au médiéviste. Parions qu'il suscitera de nombreuses vocations.

Martin AURELL.
UMR 7302 – CESC
Université de Poitiers